

et ce n'est pas eux qui remplissent les maisons de corrections. Car pour leur santé physique comme pour leur santé morale, l'air pur et vivifiant de la campagne vaut bien l'atmosphère des faubourgs d'une ville. Les tenir éloignés de cette dernière, et leur procurer le premier, quelle immense somme de bien ne serait-ce pas ?

--Dans les colonnes de cette feuille nous écrivons pour l'enfance et pour la jeunesse. Ce n'est pas à dire, comme plusieurs l'ont cru, que nous ne nous adressons qu'à elles. Loin de là. Combattant pour leur cause, qui est en même temps la cause de la patrie et de la religion, nous nous adressons aussi à toute personne et à toute classe de personnes, qui par position ou autrement, est en état de faire du bien à la génération qui pousse. C'est à ce titre que nous avons déjà parlé de colonisation à plus d'une reprise, étant persuadés que la jeunesse canadienne-française y est autant et même plus intéressée que n'importe qui. C'est encore à ce titre que nous continuerons à faire appel au patriotisme de nos concitoyens, que nous ne cesserons de les inviter à mettre la main à l'œuvre, leur promettant nous-mêmes tout notre concours.

F. X. BOILEAU.

Décadence.

Dans quel siècle vivons-nous ! On ne peut plus prendre un journal sans y lire chaque jour une série de faillites, de détournements de fonds, de fraudes, de vols de tous genres. Et nous sommes, dit-on, dans un siècle de progrès ! Oui, c'est le progrès traînant à sa remorque tous les vices, toutes les turpitudes de l'humanité. Du petit au grand tout le monde se met de la partie pour tromper son prochain, pour abuser de sa crédulité, de sa bonne foi, pour en abuser par un semblant de bonhomie, de franchise qui compromet la société tout entière. Où trouve-t-on aujourd'hui la loyauté dans les transactions, l'honnêteté dans les affaires, la confiance entre gens bien nés ? On se méfie de son voisin, de son parent, voire même de son frère. On calcule une affaire non pas d'une manière honnête, mais d'une manière adroite. Le moi est absolu chez l'homme ; l'égoïsme est complet et la mauvaise foi à l'ordre du jour.

Voilà le bilan de la société moderne qui n'a point souci de ses méfaits et dont les scrupules occupent fort peu son esprit. On appelle cela *bien vivre* sur cette terre ; l'existence est trop courte pour qu'on en agisse autrement, dit-on, et dès lors il est cent fois préférable de vivre aux dépens de son prochain. — *Charité bien ordonnée commence par soi-même* — n'est-ce pas ?

Mais aussi que voyons-nous dans notre nouvel état de société ? Une nouvelle génération élevée dans un milieu gangrené, une jeunesse cherchant n'importe par quel moyen à giter n'importe comment et n'importe où. A qui la faute ? — Le luxe, en grande partie est la cause de nos maux. Le luxe à lui seul compromet les deux tiers de la société. Il faut absolument l'arrêter, ce luxe, de même qu'on cherche à arrêter un cheval qui prend le mors aux dents. Il faut que celui qui combat le luxe ait mille fois plus d'énergie que celui qui en est malheureusement atteint. Le luxe aujourd'hui n'est plus une manie comme jadis, c'est un engouement, une sorte de rage

qui s'empare des individus et ne les abandonne plus.

Des milliers d'hommes et de femmes vivent dans le luxe, — quelques centaines vivent du luxe, — mais des millions d'hommes, de femme et d'enfants souffrent de et par le luxe. On a beaucoup écrit sur le luxe ; on a beaucoup médité sur le luxe ; on cause beaucoup sur le luxe, — mais on ne punit pas le luxe. Nous n'avons plus les lois somptuaires qui restreignaient le luxe. Qui-conque pêche par le luxe sera puni par le luxe, — et noms, fortunes, honneur périssent ainsi par le luxe !

Mais je viens d'écrire un mot que l'on paraît ignorer aujourd'hui. Le mot *honneur* n'a plus, paraît-il, sa raison d'être : cela se conçoit. — Ce mot signifie gloire, estime, considération que donnent la vertu, le courage et les talents ; il signifie aussi réputation, probité, respect. Tout cela est trop lourd à porter dans sa conscience et surtout pour ceux qui font les plus grands voyages avec une valise légère accompagnée d'une très-légère conscience.

Le grand mot est lâché : il n'y a plus d'honneur de par le monde ; c'est ce qui explique l'effondrement de notre société. Pas d'honneur, — dès lors peu de conscience, — pas d'honnêteté, encore moins de scrupules. Et ainsi marche le monde entraînant avec lui la plus belle moitié du genre humain et la précipitant brutalement dans l'abîme le plus profond !

Quel est donc le moyen radical qui pourrait ramener au bon sens ces multitudes égarées ? — Il est fort aisé à trouver et même à indiquer à mes voisins et voisines. Mais quel est-il encore une fois ? me dit-on avec impatience. Prenez garde, je vais lâcher un autre mot que vous digérerez moins facilement que le premier... c'est la *Raison*. — Je savais bien que ce mot vous choquerait, mais vous êtes punis par votre curiosité. — Sommes-nous donc une société de fous ? me dit-on encore. Oui et non. La *raison* signifie la faculté intellectuelle qui distingue l'homme de la brute. Or que préférez-vous du fou ou de la brute ? On peut guérir le fou, la brute jamais. Étant donné que le luxe est une sorte de folie chacun est guérissable. Ce n'est point le médecin qui guérira cette folie : la raison seule s'en charge, — et *gratis* pour chacun.

La raison, c'est la justice, l'équité, le droit, le devoir enfin. Eh bien, notre devoir est de savoir nous raisonner. Pour cela il faut avoir le courage de scruter notre conscience, et notre conscience ne sera bonne que si nous avons bien préparé notre cœur à bien penser et à bien parler, deux choses assez difficiles à exiger par le temps qui court — surtout la question d'honneur étant complètement en dehors des mœurs de notre bienheureux siècle.

Il faut donc absolument que chacun se raisonne — et raisonne selon sa bourse — puisque celle-ci semble se vider de plus en plus malgré les immenses richesses répandues sur tout l'univers. Le progrès est immense, c'est vrai — mais la misère frappe à notre porte. Quelle anomalie ! la misère frottant le luxe et le luxe fuyant la misère.

Lorsqu'un peuple est pris de vertige, la décadence s'introduit dans ses foyers ; cette décadence se généralise et a causé la perte des nations jadis les plus florissantes. L'histoire est là pour le prouver.

Nous recevons aujourd'hui le juste

châtiment de nos folies. On a vécu dans le luxe, la main-d'œuvre a été grassement payée, — après l'âge d'or la décadence — et nous y sommes sérieusement. Considérez un moment ceux qui vous entourent : vous les avez connus vivant dans le luxe, dans l'opulence, que sont-ils aujourd'hui ? Ils tendent volontiers la main ! Ceux, au contraire, qui ont banni le luxe de chez eux, — et vous en connaissez un certain nombre, — vous les voyez dans les mêmes conditions de bien-être, de satisfaction ; pour eux l'année finit comme elle a commencé, c'est-à-dire avec autant de calme, de sérénité et de joies que les années précédentes.

La raison seule peut sauver la société, — mais à une condition, c'est que l'homme suive les préceptes de notre divine religion — et qu'il chasse de son cœur cet affreux penchant, chez lui, à se formuler une religion qui n'est que fausseté, mensonge et insulte lancés contre la raison humaine.

GUST. SMITH.

LA RELIGION

Enseignée aux petits enfants.

Leçon IV.

LE PÉCHÉ ORIGINEL.

Combien y a-t-il de temps que le monde existe ?

Il y a près de six mille ans.

Comment s'appelaient le premier homme et la première femme que Dieu a créés ?

Le premier homme s'appelait Adam, et la première femme Eve.

Est-ce d'Adam et d'Eve que sont sortis tous les hommes ?

Oui, tous les hommes sont sortis d'Adam et d'Eve.

Comment le bon Dieu a-t-il créé Adam et Eve ?

Dieu les avait créés très-bon et très-heureux.

Où les avait-il placés ?

Dans un jardin admirable qu'on appelait le Paradis terrestre, et où ils étaient très-heureux.

Adam et Eve demeurèrent-ils fidèles au bon Dieu ?

Non, le démon leur conseilla de désobéir à Dieu, et ils l'écoutèrent.

Comment furent-ils punis de cette désobéissance ?

Adam et Eve furent chassés du Paradis terrestre ; ils furent condamnés à souffrir et à mourir, et après leur mort à aller en enfer.

Et pour leurs enfants qu'arriva-t-il ?

Leurs enfants naquirent tous pécheurs, portés au mal, et condamnés, comme Adam et Eve, à la souffrance, à la mort et à l'enfer.

Comment appelle-t-on ce péché que nous apportons en naissant et qui nous vient de notre premier père ?

On l'appelle le péché originel.

Le bon Dieu a-t-il abandonné Adam et Eve et leurs enfants dans le malheur ?

Non ; comme il est très-bon, il leur a promis et donné un Sauveur, qui a obtenu leur grâce et leur donne les moyens d'entrer au ciel.

Qui est ce Sauveur ?

C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ ?